

“Non, non! Je veux faire ma confession complète, et dans tous les détails. Traduisez donc au prêtre, sans rien omettre, tous mes péchés, l'un après l'autre, comme je vais vous le dire.

J'observai alors que le prêtre allemand, mon compatriote, laissait couler sur ses joues deux grosses larmes.

Elles furent contagieuses et en firent tomber deux autres de mes yeux.

En proie aux plus cruelles souffrances, cet homme ne pensait qu'à être généreux envers son Dieu, dont il voulait observer les préceptes sous leur forme la plus difficile et la plus humiliante, alors même que ce Dieu ne l'y obligeait pas.

Je servis donc d'interprète. Puis, je m'éloignai de quelques pas, pour jouir, avec les yeux de la foi, du plus sublime spectacle : celui d'une âme se détachant doucement, tranquillement de son corps, comme le fruit mûr se détache de l'arbre, parce qu'elle se sentait redevenue l'amie de Dieu, pure et pardonnée.

Le prêtre ferma les yeux du mort. Puis, il s'approcha de moi et me tendit la main. Il allait poursuivre sa course interminable, toute la nuit, peut-être, pour ouvrir aux mourants les portes de la gloire.

*
* *

Il était trop rude pour ne pas réveiller ma conscience, le coup qui venait de m'atteindre.

Je me souvenais que, dans le passé, j'avais beaucoup discuté à l'encontre de la confession des catholiques. Et personne n'avait pu me convaincre de sa nécessité, de son utilité, de sa sainteté.

Mais il me sembla que le cadavre de l'officier français me parlait, et m'opposait des arguments nouveaux, non pas théoriques, cette fois, comme ceux d'un livre d'apologétique, mais pratiques, concluants, écrasants.

“Père, lui dis-je, incapable de résister désormais aux appels de la grâce, asseyez-vous un instant sur ce tronc d'arbre : à mon tour je vais me confesser.”

C'est par cet acte que pour la première fois de ma vie je fis profession de foi catholique.

Le jour suivant, avec une immense consolation, je fis ma première communion.

Plusieurs mois après, je fus fait prisonnier par les Anglais, et nous n'avons ici aucun prêtre catholique comprenant la langue allemande.

Aussi, en ce fait que vous soyez venu, par simple curiosité, visiter ce camp de concentration, je vois la main de la Providence, qui vous y a conduit pour moi, et uniquement pour moi.” (1)

(*Almanach de l'Espérance.*)

(1) Le P. Albert-Risco, de la Compagnie de Jésus, qui publie ce fait, ajoute : “Tous ces détails sont rigoureusement historiques. Je les tiens du religieux à qui les a confiés l'officier allemand.”

Maladies et remèdes

EN ABYSSINIE



VOICI un chapitre qui va probablement laisser plusieurs de mes lecteurs incrédules. Les uns diront : Il exagère ; d'autres : C'est impossible ! Je me contenterai de leur répondre : “Venez voir vous-mêmes !”

*
* *

Tout d'abord, voici un fait tiré d'une lettre du Vénérable Justin de Jacobis.

“La plupart des membres de cette tribu (Irobs), dit-il, excellent dans les opérations de la chirurgie et ils font preuve d'une adresse rare et d'une grande énergie. On peut s'en rapporter au trait suivant, dont je garantis la vérité, puisque j'en ai été moi-même le témoin :

“L'oncle maternel du Bélata Sebahatou était tourmenté d'un affreux mal d'entrailles. Comme il est habile chirurgien, il veut se guérir lui-même. Il commence par remplir de beurre fondu une grosse écuelle de bois, qu'il recouvre du réseau abdominal d'une vache tuée sur l'heure. Puis il s'assied à terre, s'ouvre le bas-ventre avec un rasoir, approche l'écuelle, fait tomber ses intestins dans l'écuelle et les dégage successivement de la graisse d'où vient tout son mal, ayant soin d'oindre de temps en temps ses mains avec du beurre. Il remet ensuite le tout à sa place naturelle, coud la blessure avec du gros fil ; après quoi il se couche à la renverse, tirant les jambes à lui, et reste immobile dans cette position, jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée et que son mal soit entièrement disparu.” (*Vie du vénérable de Jacobis*, p. 228.)

Eh bien, qu'en dites-vous ? Voilà une histoire qui, si vous l'avalez, vous permettra de digérer tous les autres détails non moins curieux qui vont suivre.

Passons donc en revue quelques-unes des maladies qui peuvent survenir en ces climats, et voyons les remèdes que les indigènes y apportent. Cela fera sourire peut-être ; mais j'en garantis l'authenticité.

*
* *

Posons d'abord comme principe, que ces gens, sans être autrement bâtis que nous, ont une constitution bien plus robuste ; aucune des mille excitations nerveuses de notre civilisation raffinée n'est jamais venue les amollir ou les débilitier. Leur épiderme physique (comme le moral) est extrêmement dur. Des choses qui feraient évanouir un malade en Europe passent ici presque inaperçues. Un exemple : Ils ont souvent besoin de purgatifs : nous avons des pilules énergiques